

J'y étais

1976 Le MàD fait danser pour la première fois les Genevois

Le Moulin à Danses fête ses 40 ans. Quatre «anciens» de la coopérative se souviennent

Luca Di Stefano

Il fut un temps où la population genevoise se divisait en deux camps inégaux. Ceux qui avaient la carte du Moulin à Danses (MàD) et les autres. D'un côté, une caste nocturne privilégiée brandissant le sésame à l'entrée, de l'autre une grande majorité plongée dans l'ennui, refoulée.

Le MàD fête ses 40 ans. Quarante ans de culture à Genève. De danse, de concerts, de spectacles. Une curieuse aventure à raconter, entre une salle qui part en fumée et un conseiller d'Etat contraint de démissionner après une nuit trop agitée. Entre trois déménagements et un futur que nul ne saurait situer sur une carte de Genève. Le fil conducteur? «Produire de la culture sans demander de subvention, pour rester indépendant, résume Philippe Juvet, actif au sein du comité du MàD dans les années 90 et 2000. Nous étions des marginaux tolérés et même un peu remerciés. Disons-le: l'intérêt public était clair.»

L'incendie de 1988

Pour la photo, quatre «anciens» sont venus voir ce qu'il advenait de l'impasse de la rue du Stand, quartier général de la coopérative de 1989 à 2012. Visiblement, plus personne ne danse entre les bureaux du Département des finances et le chantier de l'écoquartier de la Jonction. Non, aujourd'hui, c'est à Châtelaine que ça se passe.

La longue histoire du MàD ne commence pas là, mais sur la route de Saint-Julien. En 1976, une bande d'amis se rassemble et fonde une association culturelle. Face au Moulin du Rondeau, le nom est tout trouvé: Moulin à Danses. Très vite, ils sont des dizaines et des centaines à chanter, remuer et jouer de la musique au sein d'une amicale trop à l'étroit. Un an après les débuts, le déménagement s'impose.

Les témoins sont unanimes: ses plus belles années, le MàD les a vécues à Carouge, dans sa salle du Clos-de-la-Fonderie. Toujours sur le fil avec le règlement, les propriétaires et ses voisins, l'associa-



Jimmy Della Rossa, Philippe Juvet, Cédric Herbez et Roland Burkhard reviennent sur les lieux de la fête. L'impasse de la rue du Stand menait au MàD de 1989 à 2012. P. ABENSUR

tion acquiert le statut de «cercle privé» dans les années 80. Une manière de tourner comme une discothèque et d'organiser des concerts, mais avec des autorisations temporaires. «A cette époque, c'était la nuit totale à Genève pour faire la fête», se souvient Roland Burkhard, ancien président. Avec l'arrivée du MàD, «un circuit était né: le début de soirée dans les bars de Carouge et à 2 heures du matin, on poursuivait sur la piste du MàD jusqu'au petit matin», sourit Jimmy Della Rossa, féru de danse également passé par la présidence.

L'insouciance carougeoise s'interrompt brutalement une nuit de 1988. «Je voyais les flammes depuis mon balcon», raconte Jimmy Della Rossa. L'incendie aux causes mystérieuses réduit la salle en cendres. Bénéficiant d'un capital sympathie auprès des autorités, l'association culturelle ne met pas longtemps à trouver un nouveau local. Au pied d'un immeuble de la rue du Stand, les cours de danse

reprennent. Et la vie nocturne, bien sûr, avec ses concerts et ses soirées à thème. Particularité du MàD: on y passe de la musique moderne, mais la sélection du DJ s'interrompt toujours pour laisser place à une fenêtre de valse ou de tangos. «Parfois, ça sifflait dans la salle», se remémorent, goguenards, les administrateurs. Quant aux slows, qui d'autre que le MàD leur a permis de passer au XXIe siècle?

Demain, sous le Bois de la Bâtie?

Les lieux resteront également dans l'histoire pour avoir précipité la fin politique de Mark Muller, alors conseiller d'Etat. Dans la nuit de la Saint-Sylvestre 2011, l'écu en vient aux mains avec un employé. Scandale dans la République. Les membres du MàD, eux, s'en amusent encore. «On a connu des moments de crise, mais cette histoire, on l'a classée au rayon des anecdotes qui nous ont bien fait rire», lâche Philippe Juvet.

En 2012, on démolit Artamis pour reconstruire à la Jonction. La coopérative - elle a opté pour ce statut en 1998 - est à nouveau à la rue. Après de nouvelles négociations, c'est à quelques mètres de l'ancien stade des Charmilles que le MàD poursuit sa route. Si la fameuse

En proie à des relations compliquées avec le voisinage, le comité actuel bataille (toujours) pour conserver ses locaux. Mais l'énergie pour fêter les 40 ans du Moulin est là. Jusqu'au dimanche 13 mars, minuit, concerts et événements spéciaux sont au programme.

Quant aux quatre anciens venus raconter l'histoire du MàD, ils observent le combat d'aujourd'hui, de l'extérieur. «Le public est versatile, l'offre est pléthorique, constate Cédric Herbez, lui qui a participé à l'aventure dès les premières heures pour ne la quitter qu'en 2015. Le comité actuel tente de faire perdurer l'esprit, mais cet esprit n'y est plus.» Alors qu'un projet de relogement sous l'un des réservoirs du Bois de la Bâtie se fait attendre, Roland Burkhard, lui, préfère saluer l'assemblée avec une confiance inaltérée: «Rendez-vous dans quarante ans, pour les 80 ans du MàD.»

«Nous étions des marginaux tolérés et même un peu remerciés»

Philippe Juvet Ancien président du MàD

carte de membre n'est plus indispensable pour passer le pas de la porte, l'histoire montre qu'au fond, rien ne change.

1590 La bataille de Châtelaine fait 120 victimes genevoises

Près de là où le Moulin à Danses est installé, Genevois et Savoyards ont croisé le fer au XVIe siècle

«Cent vingt bourgeois et habitants percés de lances, de coutelas et de mousquetades y demeurèrent sur la place, et autant de paysans qui portaient les armes. Ceux qui purent gagner la ville y moururent la plupart de leurs blessures, et particulièrement ceux qui furent portés à l'Hôpital, dont le médecin, au lieu de les bien traiter, empoisonnait les remèdes.»

A propos de ce médecin meurtrier, l'auteur de ce récit rédigé au XVIIe siècle ajoute: «Ce malheureux reçut dix-sept ou

dix-huit ans après la récompense d'une infinité de crimes.» Jacob Spon, médecin lui-même, n'en dit pas plus sur ce tueur en série. Cette révélation n'est qu'une parenthèse dans son récit des événements qui secouent la région genevoise en 1590.

Un général en robe de chambre

Châtelaine est à cette époque une morne plaine propice à l'affrontement de deux armées. Nous sommes en juillet, le temps des moissons. Cet été-là, les Savoyards ont décidé de s'approprier le blé du Pays de Gex. Le duc de Savoie veut reprendre ce territoire aux Genevois, qui l'ont récemment conquis avec l'aide de Berne et de la France.

Au moment où les mercenaires italiens et espagnols de Charles-Emmanuel s'apprentent à faire un sort aux Genevois, ceux-ci ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour se défendre. Les Bernois se sont retirés et le nouveau roi de France, Henri IV, s'est contenté de laisser à la



Charles-Emmanuel de Savoie, le même qu'à l'Escalade. DR

petite république un général, le seigneur de Lurbigny, qui se remet d'une chute de cheval au moment de la bataille. C'est en robe de chambre qu'il apparaît à la porte de la ville après la retraite des vaincus.

Les historiens reconnaissent pourtant à Lurbigny un rôle décisif dans cette circonstance, car lui seul a suffisamment d'autorité pour empêcher les Genevois de retourner dès la nuit tombée chercher leurs morts à Châtelaine. Les Savoyards les y attendaient...

Revanche aux vendanges

Privés de nouvelles victimes genevoises, les Savoyards mettent le Pays de Gex à feu et à sang jusqu'au village du Petit-Saconex, qui est entièrement détruit.

Une revanche est prise par les Genevois dans le Chablais à la mi-septembre 1590. Ce n'est plus Lurbigny qui les dirige mais le baron de Conforgien, un autre envoyé du bon roi Henri, sous le commandement duquel ils écrasent les troupes du baron d'Hermance. Cet épisode est connu sous le nom de «Vendanges de

Bonne», car les Genevois étaient venus vendanger au pied des Voirons en se doutant bien que cela pourrait mal tourner pour eux. Ils étaient donc escortés par une véritable armée qui se révéla très utile quand les Savoyards surgirent. Plus de 200 d'entre eux restèrent sur le carreau à Bonne-sur-Menoge.

L'année 1591 se termine pour nos Genevois par un autre succès militaire. Aidés cette fois-ci par de nombreux mercenaires venus de France, ils arrêtent la marche des soldats de Charles-Emmanuel à Monthoux, près d'Annemasse. Genève s'occupe alors de panser les plaies du Pays de Gex, espérant pouvoir la garder pour elle. La suite des événements lui enlève ses illusions. Devenu catholique pour des raisons diplomatiques («Paris vaut bien une messe»), Henri IV «oublie» ses amis genevois dans les traités qu'il signe sous la surveillance du pape. A la suite de celui conclu à Lyon en 1601, le royaume de France reprend définitivement le contrôle du Pays de Gex.

Benjamin Chaix